

CONCOURS DES LIVRES CÉLÈBRES
BON 5 Remplir complètement ce Bon, le découper et le conserver jusqu'à nouvel ordre.
A QUEL LIVRE SE RAPPORTE LE BON N° 5 ?
Titre du Livre _____
Nom de l'Auteur _____
Nom du Concurrent _____
Adresse _____

L'EX-CHANCELLIER HERTLING EST MORT **EXCELSIOR**

10^e Année. — N° 2.970. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes.
Pierre Lafitte, fondateur.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

20, rue d'Enghien, Paris. — Téléphone : Gut. : 02.73 — 02.75 — 15.00.

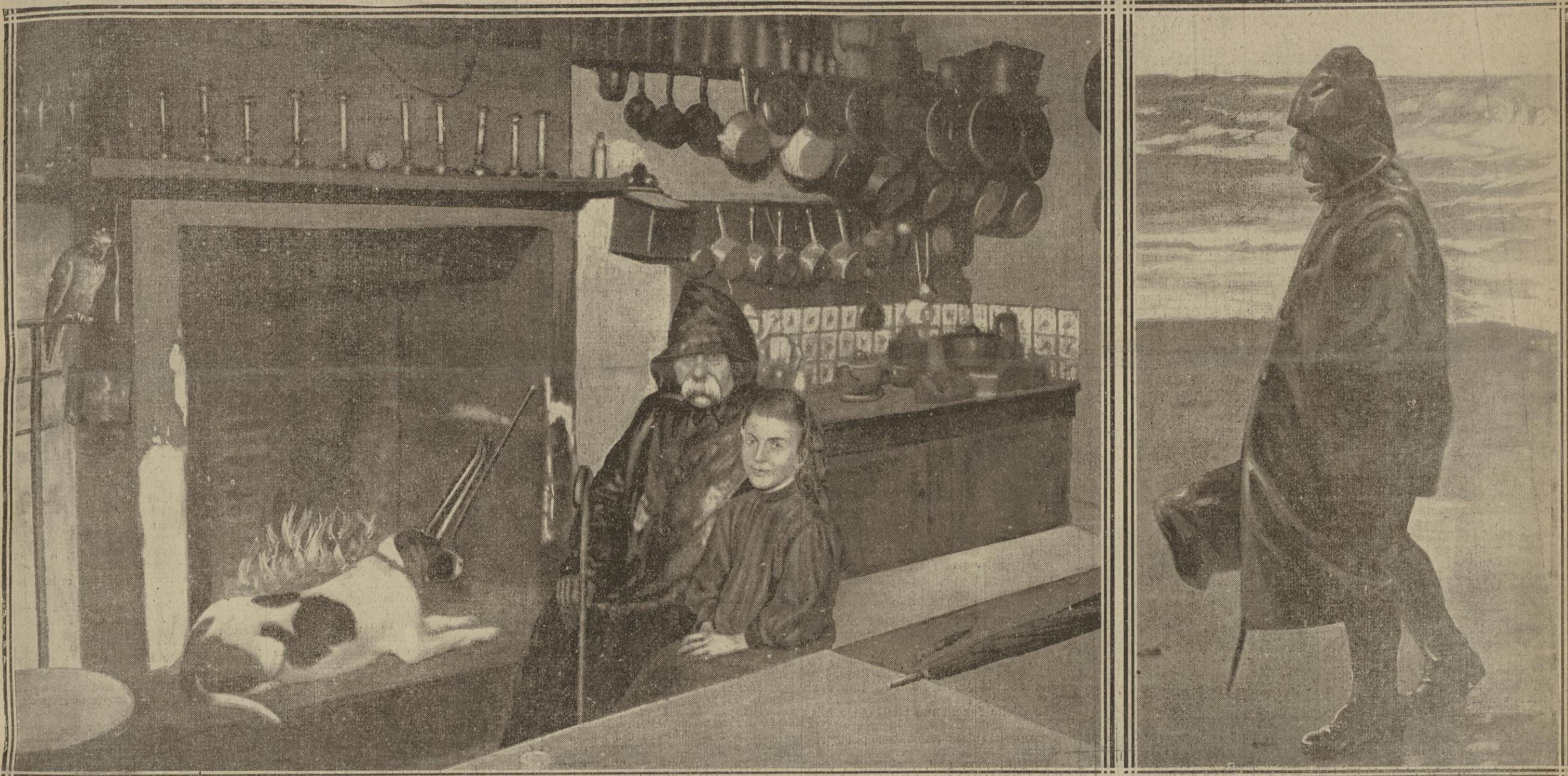
Adresse télégr. : Excel-Paris.

LUNDI
6 JANVIER
1919

2^{me} JOUR
DU CONCOURS
DES LIVRES
CÉLÈBRES

L'ACTIF REPOS DE M. CLEMENCEAU A LA TRANCHE-SUR-MER

(Photographies prises par l'envoyé spécial d'"Excelsior". — Voir l'article illustré page 2.)

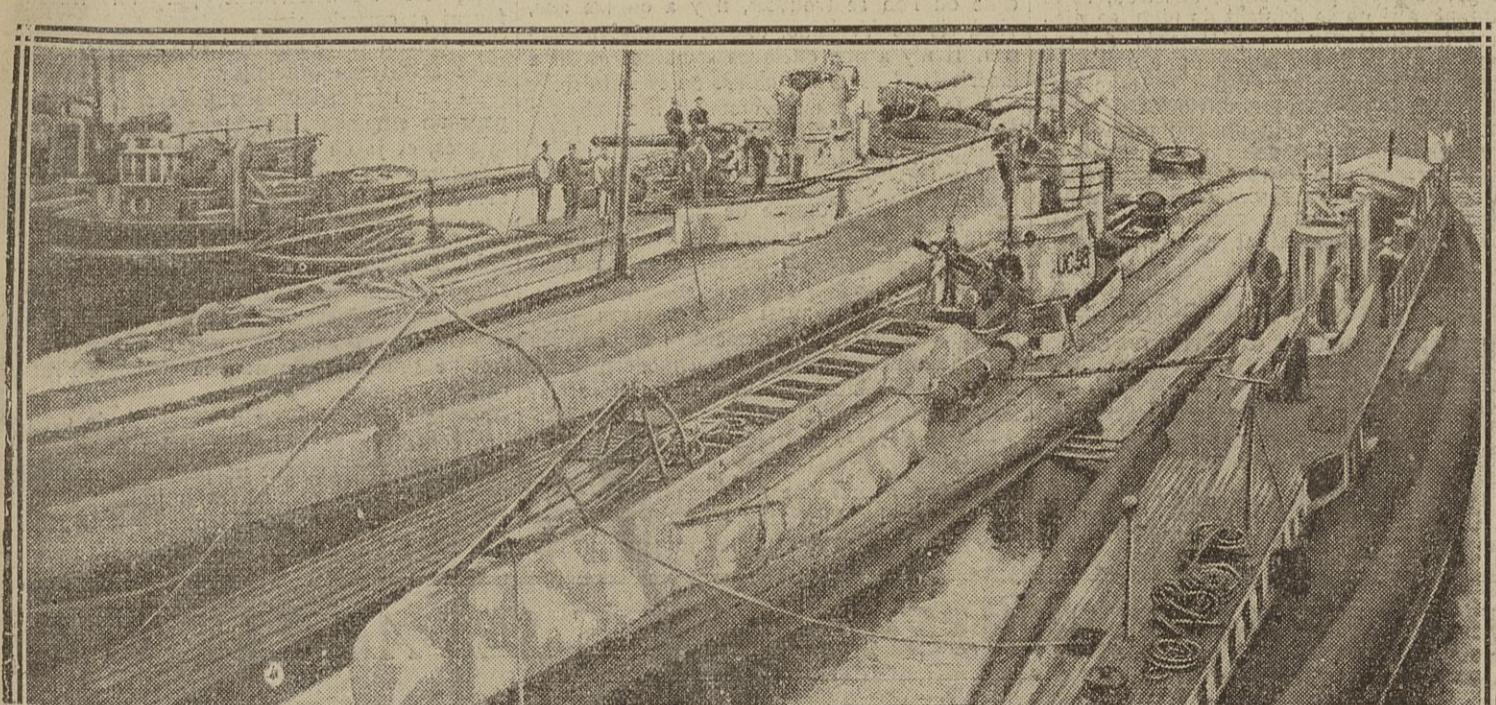


M. CLEMENCEAU DANS LA CUISINE DE L'HOTEL DU FRANC-PICARD, LE 3 JANVIER, A 17 HEURES. — M. CLEMENCEAU ARRIVE SUR LA PLAGE, LE 4 JANVIER, A 7 H. 30

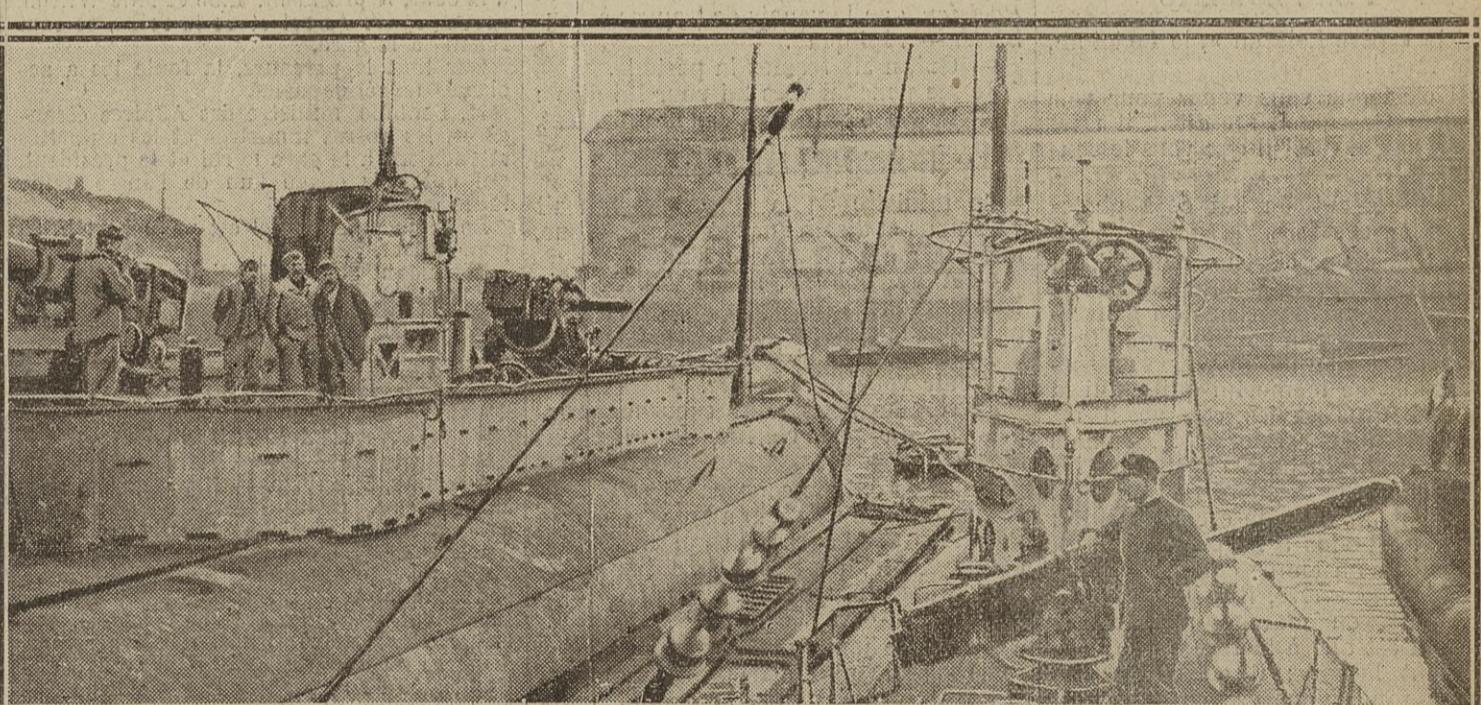
M. Georges Clemenceau est allé prendre quelques jours d'un repos rudement et magnifiquement gagné, à La Tranche-sur-Mer, en Vendée, tout près de son pays natal et du château de famille où il fut élevé. Il est l'hôte d'un ami intime, M. Michel Phlippon, qui habite une villa à La Tranche. Levé avant le

jour, le président du Conseil est dehors à 7 heures du matin. Vêtu d'un caban de toile cirée, il fait, sous la pluie, un footing qui lasserait des jambes de vingt ans. Mais s'il se lève avant le soleil, M. Clemenceau se couche peu de temps après la nuit. Et jamais, dit-il, il ne s'est si bien porté que maintenant.

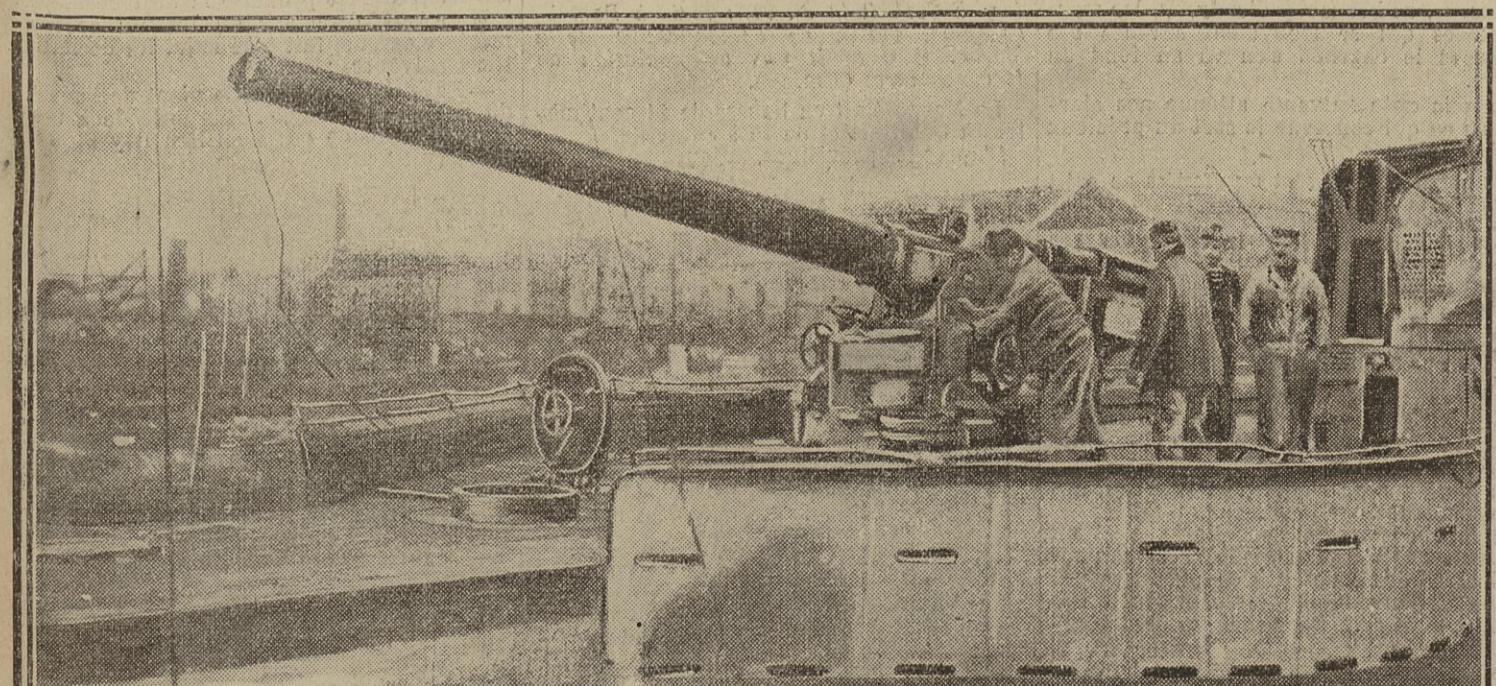
TROIS SOUS-MARINS ALLEMANDS SONT ARRIVÉS À CHERBOURG



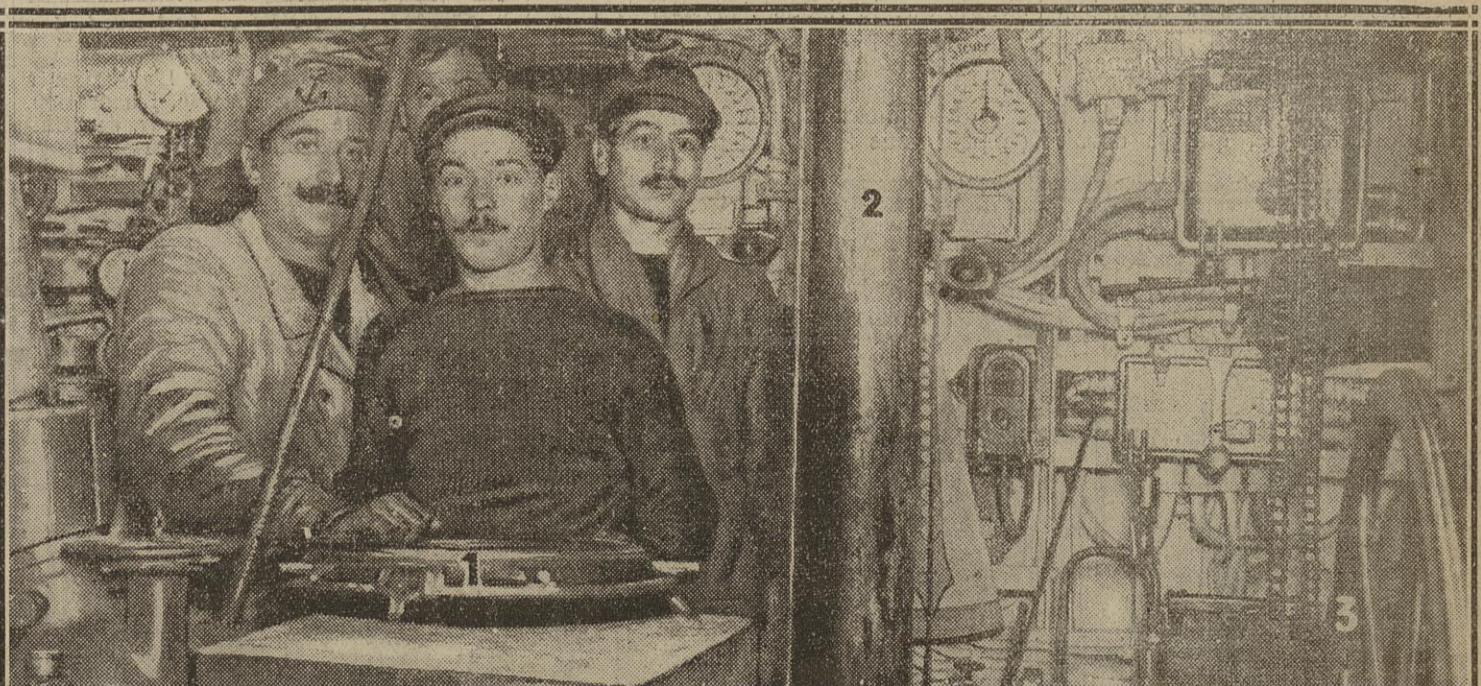
LE "DEUTSCHLAND II" L'"U-C 58" ET L'"EULER" A QUAI À CHERBOURG



LES DEUX CANONS ET LA COUPOLE DU CROISEUR SOUS-MARIN "DEUTSCHLAND II"



LA PLUS GROSSE PIÈCE QUI AIT ÉTÉ MISE SUR UN SOUS-MARIN
En exécution des clauses de l'armistice, trois sous-marins allemands de modèle récent, livrés à la France, viennent d'entrer dans le port de Cherbourg, où ils ont provoqué une vive curiosité. Ce sont : l'"U-C 58", l'"Euler" et le "Deutschland II", croiseur sous-marin identique au fameux "Deutschland" qui, le



LE POSTE DE COMMANDEMENT DU "DEUTSCHLAND II"

premier, effectua la traversée de l'Atlantique. Voici les sous-marins dans un bassin de Cherbourg. La quatrième photographie représente le poste de commandement du "Deutschland II" occupé par des marins français : 1. la boussole ; 2. le tube du périscope ; 3. le volant de direction. — Photos H. Manuel.

UNE VISITE AU PAYS DU PRESIDENT DU CONSEIL

COMMENT J'AI PHOTOGRAPHIÉ M. CLEMENCEAU

Il n'était point précisément venu dans ce petit village vendéen pour subir l'épreuve de la photographie, mais il s'y est prêté avec bonne grâce et gaieté.

M. CLEMENCEAU SE REPOSE MAIS TRAVAILLE ET SE PROMÈNE AVEC UNE ARDEUR ET UNE VIGUEUR TOUTES JUVÉNILES



LA PLACE DE SAINT-HERMAND OU SERA ÉLEVÉE UNE STATUDE M. CLEMENCEAU

LE CHATEAU FAMILIAL DE L'AUBRAIE OU M. CLEMENCEAU FUT ÉLEVÉ

(DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

LA TRANCHE-SUR-MER, 5 janvier. — La Tranche-sur-Mer n'est pas précisément dans la banlieue de Paris. Parti de la gare Montparnasse, le mercredi 1^{er} janvier, à 8 h. 57 du soir, je touchais barre à Chantonnay (Vendée), le lendemain, à 7 h. 30 du matin. De là un train-tramway prend les voyageurs de Paris pour se conduire à Luçon... mais le train-tramway n'attend jamais le train de Paris, qui est toujours en retard!...

Alors ? Alors il faut se résigner à passer la journée et la nuit à Chantonnay pour gagner, le lendemain matin, la petite ville de Luçon. Et on est encore, là, à 31 kilomètres du bû! Second train-tramway qui correspond à peu près avec le premier : 21 kilomètres dans des voitures qui absorbent, comme à plaisir, la pluie et le vent. Arrêt à L'Aiguillon-sur-Mer, où de petites maisons basses et toutes blanches, tapissées de treilles, attendent vainement le soleil qui doit leur aller si bien. Et puis, c'est la route, abusivement boneuse, qui file à plat, pendant 10 kilomètres, jusqu'à La Tranche, entre les marais que couronnent, sous le ciel d'eau grise, les vols alourdis des goélands et des vanniers.

Mais le voyage, si long soit-il, n'est que jeu d'enfant : maintenant il va falloir trouver « Monsieur le ministre », comme on appelle, ici, M. Clemenceau. Et la recherche n'est guère aisée, car Monsieur le ministre, quand il ne téléphone point à Paris ou qu'il ne travaille pas — et il conviendrait mal de le déranger à ces heures-là — est sans cesse, soit en auto, soit à pied, par les chemins, par les grèves.

C'est bien ici qu'il se trouve pourtant.

Quelques heures avant que d'y arriver, je m'eus arrêté à l'Ecole — entre Chantonnay et Luçon — où l'on m'avait dit que je trouverais le président au château de l'Aubraie, propriété familiale qui appartient aujourd'hui à son frère, M. Paul Clemenceau, ingénieur, maire de la commune.

LE « PÈRE LOISEAU »

C'est le « père Loiseau », le factotum, qui me reçoit.

— Si c'est que vous venez pour voir « monsieur Georges », me dit-il, il n'est point « rendu ». C'est-il que vous le connaissez ?

— Certainement. Je l'ai déjà photographié bien des fois.

— Ah ! c'est que c'est un gaillard, un rude, et point fier. Mais dam ! quand je l'ai vu qui prenait les rênes du gouvernement, j'ai pensé, à part moi, que fautrait qu'il soit bien malin pour s'en sortir. C'est tout de même lui qui a fini la guerre. Si vous savez comme il est remuant, monsieur Georges !... Jamais dedans, toujours debout, et par tous les temps... Tenez, la dernière fois qu'il est venu, c'était..., c'était, je crois, en 1915 ; il faisait un temps à ne pas mettre un chien dehors, un temps comme aujourd'hui. A peine arrivé, il a pris sa casquette, puis, en marche : à travers champs, il est allé à la ferme que vous voyez, tout là-bas ; il en est revenu trempé à fond. Vous croyez qu'il s'est changé ? Dam, non ! Il s'est fait sécher au feu. Tout comme son père. Mais, lui, il s'approchait si près que, quelquefois, il faisait brûler ses vêtements... Dites donc, puisque vous connaissez « monsieur Georges », vous n'allez pas partir d'ici sans goûter un bon petit vin blanc de pays... Et vous m'en direz des nouvelles.

Ce n'est que le soir de ce jour-là, à 5 heures, nuit tombée, que je devais

me trouver en présence du président. Arrivé à La Tranche vers midi, je m'étais mis en quête aussitôt. Sous la pluie torrentielle, j'avais gagné la villa de M. Michel Philippou, car je venais d'apprendre que son toit abritait M. Georges Clemenceau.

— Le président ? — Sorti. — Où est-il ? — On ne sait pas... — Quand rentre-t-il ? — On l'ignore.

UNE ENTRÉE IMPRÉVUE

Un peu mélancolique, je faisais tout comme le président ou son père — sécher mes vêtements au feu de la haute cheminée de l'ubergerie du Franc-Picard, quand la porte s'ouvrit, laissant passer quatre hommes « trempés à fond » et enfoncés dans des cabanes de toile cirée.



LES TOMBEAUX DU GRAND-PÈRE, DU GRAND-MÈRE ET DU GRAND-ONCLE DE M. CLEMENCEAU, DANS LE PARC DE L'AUBRAIE

D'un capuchon, une voix gaie sortit, tandis qu'un gros moustache blanche agitait des gouttes de pluie.

— Bonsoir, messieurs ; bonsoir, messames. Voyons, il paraît que l'on y a ici des journalistes de Paris ?

Comme la porte était mal fermée et qu'un vent coulissait de tout bout de sa prétendue, je fis entrer les deux hommes.

— Oui, mais fermez la porte !... Je me suis arrêté vers l'heure pour lui dire : — Faites attention, c'est le président.

“ BONSOIR, MESSEURS ! ”

Le ministre de la Guerre s'avancait vers nous et disait, sur le mode ironique, mais la main largement tendue :

— Alors, bonsoir, messieurs. Je suis heureux que vous ayez choisi ce coin pour y villégier. Je viens d'apprendre votre arrivée et je me suis empressé de venir vous interviewer.

El comme nous nous excusons, surpris et un peu confus, le président :

— En ce qui me concerne, je n'ai rien à vous dire. Je suis ici en touriste. Je me lève vers six heures. Je me couche de bonne heure, de très bonne heure. Je dors beaucoup : en auto, à pied. Et ça me réussit — voilà plutot.

De fait, le jeune septuagénaire n'a jamais semblé plus arien, et jamais son noir, brillant sous la double touffe de sourcils, ne fut plus vif.

Nous continuons, mon confrère et moi, à échanger des propos avec le président. La conversation est cordiale et si simple que je risque :

— Ne me permettrez-vous pas de vous photographier, pour *Excelsior*, au milieu de vos compatriotes ?

— Me photographier ? Encore !... Si ça peut vous faire plaisir... Mais je ne

sais pas quand. Je suis toujours en route.

Et me narguant, car il fait nuit noire : — Tenez, tout de suite, si vous voulez. Là, sur ce tabouret que vous venez de quitter. Et puis, avec Andrée — viens Andrée ! — et puis avec Follette, là, tenez, et puis avec Jacquot. Ah ! j'y tiens à Jacquot !...

Andrée, la fille de l'hôtelier, une gamine de sept ans, est déjà sur le genou du « Père la Victoire » ; Follette, une bonne grosse chièvre blanche et feu, est étendue devant l'âtre ; Jacquot, à gauche de la cheminée, sur laquelle des bougeoirs de cuivre reluisants montent la garde, se balance sur son perchoir.

Nettement goguenard, cette fois, M. Clemenceau conclut :

— Allons, ça y est-il ?

Un éclair de magnésium, et :

— Merci, monsieur le président, ça y est !...

Le premier pas était fait. Le lendemain matin, un peu après 7 heures, j'attendais mon illustré « sujet » sur le balcon balayé de pluie et d'embruns.

À 7 heures 30, il arrive en compagnie de son hôte et de deux jeunes officiers.

— Eh bien ! crie-t-il de loin, ce temps ne vous dit rien ? Pourtant, comme on respire ici... Quelle cure !... Regardez-moi. Jamais je ne me suis trouvé si bien.

Le délic fonctionne par quatre fois. Il comme, encouragé par la réussite, je demande d'autres rencontres photographiques :

— Oh ! mon ami, maintenant c'est fini. J'espére que vous n'allez point vous attacher à mes pas.

Sur de lui, il conclut, en accompagnant ses paroles d'un rire clair et franc :

— D'ailleurs, vous auriez trop de mal à me suivre.

H. BOUVARD.

Le président Wilson quitte Rome

ROME, 5 janvier. — Après le dîner intime à la cour, le président, Mme et Mlle Wilson, accompagnés du roi et de la reine, se sont rendus à la gare.

Sur tout le parcours, la foule les a accueillies triomphalement.

M. Sonnaz, ministre des Affaires étrangères, les autres ministres et les autorités attendaient à la gare le roi et le président, qui ont pris congé l'un de l'autre d'une façon cordiale.

Le train présidentiel est parti à 21 h. 30 pour Gênes.

Répondant aux applaudissements des assistants, le président Wilson a crié, dans la langue italienne : « Au revoir ! Vive l'Italie ! »

Hommage au doyen des poilus

AUXERRE, 5 janvier. — Il y a quatre ans, M. Surugue, maire d'Auxerre, conseiller général de l'Yonne, chevalier de la Légion d'honneur, alors âgé de soixante-seize ans, contracta un engagement comme sapeur de deuxième classe du génie. Aujourd'hui lieutenant, âgé de quatre-vingts ans, M. Surugue vient d'être libéré. Il est arrivé à Auxerre où il a été l'objet d'un accueil enthousiaste de la part de la population qui s'était portée en foule à la gare. Un vin d'honneur lui a été offert par les deux sociétés de secours mutuels, dont M. Surugue est président, et par l'Union des mutiles.

Guillaume II a été opéré

AMSTERDAM, 5 janvier. — L'ex-kaiser a subi une opération à l'oreille. L'opération, effectuée par le professeur Lanz, de l'Université d'Amsterdam, aura été réussie.

Le Seine, disaient ces jours derniers les services..., compéteints, ne continuaient de montrer que si les pluies continuaient, El, comme il est assez naturel dans cette saison, les pluies ont continué... Le niveau de l'eau submerge, en beaucoup d'endroits, les marchandises qui se trouvaient sur les bas quais, et le charbon s'en va au fond du fleuve.

Mais la note suivante atténue nos alarmes en ce qui concerne le sort du précieux combustible :

Des inquiétudes se sont manifestées au sujet de risques qui courraient des stocks importants de charbon constitutifs sur lesquels étaient utilisables pour la population par suite de la crue de la Seine.

Ces charbons appartiennent à l'armée américaine qui les a mis en dépôt pour ses besoins. Les chantiers de la préfecture de la Seine sont tous à l'abri des inondations.

La situation, qui ne semble pas pouvoir s'améliorer rapidement en raison des pluies persistantes de la nuit de samedi à dimanche et de l'après-midi d'hier, devient sérieuse.

En banlieue, on signale, de nouveau, des caves envahies par l'eau.

Le long des quais, dans Paris, c'est un spectacle qui rappelle parfois les mauvaises heures des crues précédentes. Les péniches ne peuvent plus circuler. Quelques-unes, qui ont pu passer sous les ponts particulièrement élevés, se hâtent de se garer.

Au viaduc d'Austerlitz, elles affleurent les quais supérieurs.

L'écluse de la Monnaie n'émerge plus qu'à peine du niveau du fleuve, le square est déjà entièrement recouvert par l'eau.

L'ascension du flot pendant les dernières vingt-quatre heures atteint quatorze centimètres dans la traversée de Paris.

Ainsi l'on cotoit : pont d'Austerlitz, 4 m. 27 (4 m. 13) ; pont des Tournelles

LE GOUVERNEMENT DE BERLIN PASSE A LA RÉPRESSION

Le préfet de police Eichhorn est révoqué.

L'AGENT DES BOLCHEVIKS RADEK EST EXPULSE

Le gouvernement qui s'est reconstitué avec Scheidemann et Ebert à sa tête, et qui a l'appui des éléments modérés et bourgeois, avait pour programme le rétablissement de l'ordre, qui seraient au besoin imposés par la force. Une note officielle de l'agence Wolff annonçait même, hier, que des mesures énergiques allaient être prises contre le groupe Spartacus.

Jusqu'à présent, on avait entendu, en effet, beaucoup de paroles énergiques et menaçantes. Quant aux actes, on les attendait encore. Le gouvernement majoritaire ne se sentait peut-être pas assez fort et assez bien assis pour passer à l'heure de la répression.

A la vérité, la situation politique elle-même n'est pas encore tout à fait claire, et les rapports des majoritaires et des minoritaires ne sont pas aussi déterminés qu'il l'avait semblé d'abord. Les majoritaires annoncent que, si les minoritaires s'en vont tous (ceux du ministère prussien se sont déjà retirés), ils sont en mesure de se passer d'eux et de les remplacer. En même temps, ils s'efforcent de maintenir ceux des indépendants qui sont restés en fonctions, notamment ceux qui étaient chargés, conjointement avec des délégués majoritaires, du contrôle des ministres techniques.

Ebert et Scheidemann pensent, sans doute, qu'ils se consolideront en faisant preuve de vigueur. Le préfet de police Eichhorn, accusé aux spartaciens, était l'objet de vives attaques. On l'accusait de laisser le désordre s'étendre dans la capitale. Hier, aux dernières nouvelles, on annonçait que Jacquot, Ah ! j'y tiens à Jacquot !...

Andrée, la fille de l'hôtelier, une gamine de sept ans, est déjà sur le genou du « Père la Victoire » ; Follette, une bonne grosse chièvre blanche et feu, est étendue devant l'âtre ; Jacquot, à gauche de la cheminée, sur laquelle des bougeoirs de cuivre reluisants montent la garde, se balance sur son perchoir.

Nettement goguenard, cette fois, M. Clemenceau conclut :

— Allons, ça y est-il ?

Un éclair de magnésium, et :

— Merci, monsieur le président, ça y est !...

Le premier pas était fait. Le lendemain matin, un peu après 7 heures, j'attendais mon illustré « sujet » sur le balcon balayé de pluie et d'embruns.

Le gouvernement majoritaire fait donc l'expérience d'une politique à poigne. Les élections à l'Assemblée constituante diront si Ebert et Scheidemann ont réussi, à moins que, d'ici là, les spartaciens ne tentent un nouveau coup.

Mme Lara ne s'émeut pas

Gracieusement, mais avec une belle énergie, Mme Lara nous déclare que la mesure du Comité qui la frappe n'a pas de quoi l'émeuvoir.

Depuis vingt ans, nous dit-elle, je lutte contre l'esprit de routine qui anime toutes les décisions du Comité de lecture et du Comité d'administration. Il y a — passez-moi l'expression — incompatibilité d'humeur entre la Comédie-Française et moi. J'estime que les auteurs du Boulevard n'ont pas qualité pour figurer au répertoire d'un théâtre qui devrait être le premier théâtre du monde. On m'objecte que ces auteurs font recette ; sans doute, mais il est inadmissible de considérer la Comédie-Française comme une maison de commerce ; je ne conçois pas que l'expression soit tenable. Il y a de nombreux auteurs qui ont pourvus à leur succès, que restera-t-il aux théâtres du Boulevard ? Rien, ou des comédies bancales ou pornographiques.

Nous avons pu joindre deux des sociétaires qui vont quitter la Comédie-Française. Mme Lara et M. Leitner ont également rendu leurs services à l'art dramatique et leur nom restera attaché à l'histoire de la Maison de Molière.

Le nouveau gouvernement d'Empire a pris la décision irrévocable de s'opposer de la façon la plus énergique aux excitations continues auxquelles se tient le groupe Spartacus et au régime de terreur qui menace de se propager dans l'Empire. Les autorités provinciales et les gouvernements des Etats confédérés reçoivent en ce moment des instructions comportant des mesures de police et l'intervention immédiate des parquets contre la propagande des spartaciens.

Les nouveaux coups de main des extrémistes semblent avoir hâté les mesures annoncées par le gouvernement. Après l'échauffourée qui a marqué la rentrée du régiment d'artillerie d'Alençon, le retour du régiment d'infanterie du Brézème, le retour du régiment d'artillerie de Verlaine, et le retour de Noyers, nous dit-elle, contre lequel il a été difficile de faire respecter l'ordre public, le résultat fut d'arrêter le chef du régiment d'infanterie de Verlaine, le capitaine de l'artillerie de Noyers, et de l'envoyer au poste de commandement de la gendarmerie de Noyers.

Depuis vingt ans, nous dit-elle, je lutte contre l'esprit de routine qui anime toutes les décisions du Comité de lecture

3 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

3 HEURES DU MATIN

LE COMTE HERTLING
ANCIEN CHANCELIER
DE L'EMPIRE ALLEMAND
EST MORT

Il resta en fonctions du 2 novembre 1917 au 30 septembre 1918; son rôle consista à exécuter les ordres du quartier général.

BALE, 5 janvier. — On mandate de Rukolding (Haute-Bavière) :

« Le comte Hertling est mort, hier, à 9 h. 45, après six jours de maladie. » Il sera inhumé à Munich. »

Le comte Hertling n'a pas survécu à l'Empire, dont il aura été l'un des fossoyeurs. Le septième et avant-dernier successeur de Bismarck était un robuste vieillard, dont la santé ne donnait pas d'inquiétude, lorsque, pendant la guerre encore, il était chancelier. Ce représentant de la vieille Allemagne vaincue s'écrivait avec six sous.

Une fillette, nommée Virginie Potiron, essaya de le consoler.

— Ne les écoute pas, dit-elle. Ils sont jaloux. Leurs jouets viennent du bazar, et nous viennent du petit Jésus. Maman me l'a expliquée. Le petit Jésus ne donne qu'aux enfants très pauvres. D'abord ses jouets n'ont l'air de rien. Après plus que les regards, plus ils deviennent beaux. Voulez-moi poupée...

Et comme Petit-Jean soupirait, peu convaincu, elle ajouta :

— Il est tout plein mignon, ton pinceau. Il me semble qu'il est lié par un mince fil d'or. C'est peut-être un pinceau enchanté...

Petit-Jean rentra chez lui. Ne sachant que faire, il se mit à peindre. Oh ! miraculé ! Virginie avait raison. Le pinceau possédait un mystérieux pouvoir. Il courait de lui-même sur le papier, en enfantant de la gaîté, de la lumière et de la vie. Ainsi Petit-Jean, étonné, vit naître sous ses doigts des fleurs, des bêtes et des visages.

A partir de ce moment, il fut heureux. Il peignait au matin au soir. Il lui suffisait de désirer une chose pour la posséder aussitôt. Son pinceau, docile, créait à volonté des mondes, des paradis, des dieux et des hommes !

On en ce temps, régnait, aux environs du moulin de la Galette, le bon roi Pepino. Le roi Pepino avait une fille. Elle était si belle qu'on l'appelait la princesse Désespérée des Peintres. Mais, comme c'était un peu long, on disait simplement la princesse Dédé.

Les cheveux de Dédé avaient la couleur blonde d'un matin d'automne. Ses yeux étaient bleus, et sa bouche petite comme un baiser d'enfant. Le roi Pepino aurait bien voulu posséder son portrait. Mais les meilleurs peintres de la Bütte y perdirent leur latin. Pour cette raison, Pepino manda à sa cour les artistes les plus réputés d'Europe et d'ailleurs.

Il en vint de Venise et de Florence, jolis comme des femmes avec leurs boucles brunes, leur touche de velours et leur pourpoint taillé. Mais ils firent une Dédé trop noire. Il en vint de Munich et de Cologne, munis d'équerres et de compas. Ils mesuraient, calculaient, traçaient des triangles, des carrés, et s'arrachèrent la barbe en criant : « Ach ! » Mais ils firent une Dédé trop raide. Il en vint d'Anvers et d'Amsterdam. Ils étaient gais, ils fumaient la pipe, et leurs vastes palettes déboussaient comme des soleils. Mais ils firent une Dédé trop grasse. A la fin arriva un petit homme jaune aux yeux bridés. Il portait une robe de soie, un éventail rempli de papillons et des pinceaux en fibre de bambou. Et il salua la compagnie, considéra attentivement la princesse, puis il dit :

— Sa beauté est trop jeune pour moi. Seul, un peintre au cœur ingénier et aux yeux affamés de désir pourra faire son portrait. Moi, je suis trop vieux et indigne d'entreprendre ce sublime ouvrage.

Il partit en donnant à Dédé une cage d'ivoire, où chantait un grillon apprivoisé.

Peu après, le roi Pepino envoya ses hérauts dans la ville. Ils sonnaient de la trompe à tous les carrefours, et ils criaient :

— Où est le peintre au cœur ingénier et aux yeux affamés de désir ?

Ayant entendu cette proclamation, Petit-Jean se rendit au palais. Tous les courtisans se mirent à rire en voyant sa palette de carton et son pinceau en poil de lapin. Mais Petit-Jean ne se troubla point, et le roi ordonna qu'il le laissât faire.

Petit-Jean peignit tellement bien la princesse que les courtisans en demeurèrent stupéfaits. Le roi lui donna une bourse d'or et une épée de chevalier. Alors, Petit-Jean loua sa belle maison et acheta pour sa mère plusieurs toilettes en bombarde.

Sa réputation devint considérable. Tous les seigneurs du pays voulurent avoir un tableau de sa main. Ils se faisaient portraituer en grand costume, entourés de leur femme et de leurs enfants. D'autres posaient à cheval, le harnois sur le dos. Les dames mettaient leurs bijoux, des fraises de dentelle et des vertugadins d'infante. Quelques-unes se déshabillaient en déesses, le sein à peine caché par un carquois ou une peau de panthère. Les échevins de la cité vinrent en cortège, précédés de tambours et de porteurs de torches. Les moines du Sacré-Cœur se groupèrent aux pieds de la Vierge, derrière leur abbé, avec sa mère, ses gants violettes, ses bésicles et son gros ventre. Le terrible duc de Basse-Neustrie quitta exprès le champ de bataille pour avoir son image et celle de son destin, bardé de cuir et de fer.

Petit-Jean devint si riche qu'un gentilhomme lui offrit sa fille en mariage. Mais Petit-Jean la refusa. Il épousa Virginie Potiron, qu'il aimait depuis longtemps. Le lendemain de leurs noces, Virginie s'en alla à la poste chercher un livret de la caisse d'épargne. Car, — disait-elle, — le petit pinceau ne durera pas toujours.

Horace VAN OFFEL.

LE PINCEAUD'OR

PAR HORACE VAN OFFEL

LE COMTE HERTLING
ANCIEN CHANCELIER
DE L'EMPIRE ALLEMAND
EST MORT

Il resta en fonctions du 2 novembre 1917 au 30 septembre 1918; son rôle consista à exécuter les ordres du quartier général.

BALE, 5 janvier. — On mandate de Rukolding (Haute-Bavière) :

« Le comte Hertling est mort, hier, à 9 h. 45, après six jours de maladie. » Il sera inhumé à Munich. »

Le comte Hertling n'a pas survécu à l'Empire, dont il aura été l'un des fossoyeurs. Le septième et avant-dernier successeur de Bismarck était un robuste vieillard, dont la santé ne donnait pas d'inquiétude, lorsque, pendant la guerre encore, il était chancelier. Ce représentant de la vieille Allemagne vaincue s'écrivait avec six sous.

Une fillette, nommée Virginie Potiron, essaya de le consoler.

— Ne les écoute pas, dit-elle. Ils sont jaloux. Leurs jouets viennent du bazar, et nous viennent du petit Jésus. Maman me l'a expliquée. Le petit Jésus ne donne qu'aux enfants très pauvres. D'abord ses jouets n'ont l'air de rien. Après plus que les regards, plus ils deviennent beaux. Voulez-moi poupée...

Et comme Petit-Jean soupirait, peu convaincu, elle ajouta :

— Il est tout plein mignon, ton pinceau. Il me semble qu'il est lié par un mince fil d'or. C'est peut-être un pinceau enchanté...

Petit-Jean rentra chez lui. Ne sachant que faire, il se mit à peindre. Oh ! miraculé ! Virginie avait raison. Le pinceau possédait un mystérieux pouvoir. Il courait de lui-même sur le papier, en enfantant de la gaîté, de la lumière et de la vie. Ainsi Petit-Jean, étonné, vit naître sous ses doigts des fleurs, des bêtes et des visages.

A partir de ce moment, il fut heureux. Il peignait au matin au soir. Il lui suffisait de désirer une chose pour la posséder aussitôt. Son pinceau, docile, créait à volonté des mondes, des paradis, des dieux et des hommes !

On en ce temps, régnait, aux environs du moulin de la Galette, le bon roi Pepino. Le roi Pepino avait une fille. Elle était si belle qu'on l'appelait la princesse Désespérée des Peintres. Mais, comme c'était un peu long, on disait simplement la princesse Dédé.

Les cheveux de Dédé avaient la couleur blonde d'un matin d'automne. Ses yeux étaient bleus, et sa bouche petite comme un baiser d'enfant. Le roi Pepino aurait bien voulu posséder son portrait. Mais les meilleurs peintres de la Bütte y perdirent leur latin. Pour cette raison, Pepino manda à sa cour les artistes les plus réputés d'Europe et d'ailleurs.

Il en vint de Venise et de Florence, jolis comme des femmes avec leurs boucles brunes, leur touche de velours et leur pourpoint taillé. Mais ils firent une Dédé trop noire. Il en vint de Munich et de Cologne, munis d'équerres et de compas. Ils mesuraient, calculaient, traçaient des triangles, des carrés, et s'arrachèrent la barbe en criant : « Ach ! » Mais ils firent une Dédé trop raide. Il en vint d'Anvers et d'Amsterdam. Ils étaient gais, ils fumaient la pipe, et leurs vastes palettes déboussaient comme des soleils. Mais ils firent une Dédé trop grasse. A la fin arriva un petit homme jaune aux yeux bridés. Il portait une robe de soie, un éventail rempli de papillons et des pinceaux en fibre de bambou. Et il salua la compagnie, considéra attentivement la princesse, puis il dit :

— Sa beauté est trop jeune pour moi. Seul, un peintre au cœur ingénier et aux yeux affamés de désir pourra faire son portrait. Moi, je suis trop vieux et indigne d'entreprendre ce sublime ouvrage.

Il partit en donnant à Dédé une cage d'ivoire, où chantait un grillon apprivoisé.

Peu après, le roi Pepino envoya ses hérauts dans la ville. Ils sonnaient de la trompe à tous les carrefours, et ils criaient :

— Où est le peintre au cœur ingénier et aux yeux affamés de désir ?

Ayant entendu cette proclamation, Petit-Jean se rendit au palais. Tous les courtisans se mirent à rire en voyant sa palette de carton et son pinceau en poil de lapin. Mais Petit-Jean ne se troubla point, et le roi ordonna qu'il le laissât faire.

Petit-Jean peignit tellement bien la princesse que les courtisans en demeurèrent stupéfaits. Le roi lui donna une bourse d'or et une épée de chevalier. Alors, Petit-Jean loua sa belle maison et acheta pour sa mère plusieurs toilettes en bombarde.

Sa réputation devint considérable. Tous les seigneurs du pays voulurent avoir un tableau de sa main. Ils se faisaient portraituer en grand costume, entourés de leur femme et de leurs enfants. D'autres posaient à cheval, le harnois sur le dos. Les dames mettaient leurs bijoux, des fraises de dentelle et des vertugadins d'infante. Quelques-unes se déshabillaient en déesses, le sein à peine caché par un carquois ou une peau de panthère. Les échevins de la cité vinrent en cortège, précédés de tambours et de porteurs de torches. Les moines du Sacré-Cœur se groupèrent aux pieds de la Vierge, derrière leur abbé, avec sa mère, ses gants violettes, ses bésicles et son gros ventre. Le terrible duc de Basse-Neustrie quitta exprès le champ de bataille pour avoir son image et celle de son destin, bardé de cuir et de fer.

Petit-Jean devint si riche qu'un gentilhomme lui offrit sa fille en mariage. Mais Petit-Jean la refusa. Il épousa Virginie Potiron, qu'il aimait depuis longtemps. Le lendemain de leurs noces, Virginie s'en alla à la poste chercher un livret de la caisse d'épargne. Car, — disait-elle, — le petit pinceau ne durera pas toujours.

Horace VAN OFFEL.

LE PINCEAUD'OR

PAR HORACE VAN OFFEL

LE COMTE HERTLING
ANCIEN CHANCELIER
DE L'EMPIRE ALLEMAND
EST MORT

Il resta en fonctions du 2 novembre 1917 au 30 septembre 1918; son rôle consista à exécuter les ordres du quartier général.

BALE, 5 janvier. — On mandate de Rukolding (Haute-Bavière) :

« Le comte Hertling est mort, hier, à 9 h. 45, après six jours de maladie. » Il sera inhumé à Munich. »

Le comte Hertling n'a pas survécu à l'Empire, dont il aura été l'un des fossoyeurs. Le septième et avant-dernier successeur de Bismarck était un robuste vieillard, dont la santé ne donnait pas d'inquiétude, lorsque, pendant la guerre encore, il était chancelier. Ce représentant de la vieille Allemagne vaincue s'écrivait avec six sous.

Une fillette, nommée Virginie Potiron, essaya de le consoler.

— Ne les écoute pas, dit-elle. Ils sont jaloux. Leurs jouets viennent du bazar, et nous viennent du petit Jésus. Maman me l'a expliquée. Le petit Jésus ne donne qu'aux enfants très pauvres. D'abord ses jouets n'ont l'air de rien. Après plus que les regards, plus ils deviennent beaux. Voulez-moi poupée...

Et comme Petit-Jean soupirait, peu convaincu, elle ajouta :

— Il est tout plein mignon, ton pinceau. Il me semble qu'il est lié par un mince fil d'or. C'est peut-être un pinceau enchanté...

Petit-Jean rentra chez lui. Ne sachant que faire, il se mit à peindre. Oh ! miraculé ! Virginie avait raison. Le pinceau possédait un mystérieux pouvoir. Il courait de lui-même sur le papier, en enfantant de la gaîté, de la lumière et de la vie. Ainsi Petit-Jean, étonné, vit naître sous ses doigts des fleurs, des bêtes et des visages.

A partir de ce moment, il fut heureux. Il peignait au matin au soir. Il lui suffisait de désirer une chose pour la posséder aussitôt. Son pinceau, docile, créait à volonté des mondes, des paradis, des dieux et des hommes !

On en ce temps, régnait, aux environs du moulin de la Galette, le bon roi Pepino. Le roi Pepino avait une fille. Elle était si belle qu'on l'appelait la princesse Désespérée des Peintres. Mais, comme c'était un peu long, on disait simplement la princesse Dédé.

Les cheveux de Dédé avaient la couleur blonde d'un matin d'automne. Ses yeux étaient bleus, et sa bouche petite comme un baiser d'enfant. Le roi Pepino aurait bien voulu posséder son portrait. Mais les meilleurs peintres de la Bütte y perdirent leur latin. Pour cette raison, Pepino manda à sa cour les artistes les plus réputés d'Europe et d'ailleurs.

Il en vint de Venise et de Florence, jolis comme des femmes avec leurs boucles brunes, leur touche de velours et leur pourpoint taillé. Mais ils firent une Dédé trop noire. Il en vint de Munich et de Cologne, munis d'équerres et de compas. Ils mesuraient, calculaient, traçaient des triangles, des carrés, et s'arrachèrent la barbe en criant : « Ach ! » Mais ils firent une Dédé trop raide. Il en vint d'Anvers et d'Amsterdam. Ils étaient gais, ils fumaient la pipe, et leurs vastes palettes déboussaient comme des soleils. Mais ils firent une Dédé trop grasse. A la fin arriva un petit homme jaune aux yeux bridés. Il portait une robe de soie, un éventail rempli de papillons et des pinceaux en fibre de bambou. Et il salua la compagnie, considéra attentivement la princesse, puis il dit :

— Sa beauté est trop jeune pour moi. Seul, un peintre au cœur ingénier et aux yeux affamés de désir pourra faire son portrait. Moi, je suis trop vieux et indigne d'entreprendre ce sublime ouvrage.

Il partit en donnant à Dédé une cage d'ivoire, où chantait un grillon apprivoisé.

Peu après, le roi Pepino envoya ses hérauts dans la ville. Ils sonnaient de la trompe à tous les carrefours, et ils criaient :

— Où est le peintre au cœur ingénier et aux yeux affamés de désir ?

Ayant entendu cette proclamation, Petit-Jean se rendit au palais. Tous les courtisans se mirent à rire en voyant sa palette de carton et son pinceau en poil de lapin. Mais Petit-Jean ne se troubla point, et le roi ordonna qu'il le laissât faire.

Petit-Jean peignit tellement bien la princesse que les courtisans en demeurèrent stupéfaits. Le roi lui donna une bourse d'or et une épée de chevalier. Alors, Petit-Jean loua sa belle maison et acheta pour sa mère plusieurs toilettes en bombarde.

Sa réputation devint considérable. Tous les seigneurs du pays voulurent avoir un tableau de sa main. Ils se faisaient portraituer en grand costume, entourés de leur femme et de leurs enfants. D'autres posaient à cheval, le harnois sur le dos. Les dames mettaient leurs bijoux, des fraises de dentelle et des vertugadins d'infante. Quelques-unes se déshabillaient en déesses, le sein à peine caché par un carquois ou une peau de panthère. Les échevins de la cité vinrent en cortège, précédés de tambours et de porteurs de torches. Les moines du Sacré-Cœur se groupèrent aux pieds de la Vierge, derrière leur abbé, avec sa mère, ses gants violettes, ses bésicles et son gros ventre. Le terrible duc de Basse-Neustrie quitta exprès le champ de bataille pour avoir son image et celle de son destin, bardé de cuir et de fer.

Petit-Jean devint si riche qu'un gentilhomme lui offrit sa fille en mariage. Mais Petit-Jean la refusa. Il épousa Virginie Potiron, qu'il aimait depuis longtemps. Le lendemain de leurs noces, Virginie s'en alla à la poste chercher un livret de la caisse d'épargne. Car, — disait-elle, — le petit pinceau ne durera pas toujours.

Horace VAN OFFEL.

LE PINCEAUD'OR

PAR HORACE VAN OFFEL

LE COMTE HERTLING
ANCIEN CHANCELIER
DE L'EMPIRE ALLEMAND
EST MORT

Il resta en fonctions du 2 novembre 1917 au 30 septembre 1918; son rôle consista à exécuter les ordres du quartier général.

BALE, 5 janvier. — On mandate de Rukolding (Haute-Bavière) :

« Le comte Hertling est mort, hier, à 9 h. 45, après six jours de maladie. » Il sera inhumé à Munich. »

Le comte Hertling n'a pas survécu à l'Empire, dont il aura été l'un des fossoyeurs. Le septième et avant-dernier successeur de Bismarck était un robuste vieillard, dont la santé ne donnait pas d'inquiétude, lorsque, pendant la guerre encore, il était chancelier. Ce représentant de la vieille Allemagne vaincue s'écrivait avec six sous.</

LE MONDE

BLOC-NOTES

LES COURS

— S. M. le roi d'Italie a conféré à S. A. R. le prince de Galles la croix du Mérite de Guerre.

— Un service anniversaire pour le repos de l'âme de l'empereur Napoléon III sera célébré, jeudi prochain, 9 janvier, à Saint-Augustin.

CORPS DIPLOMATIQUE

— La légation de France à Bruxelles — qui doit être bientôt élevée au rang d'ambassade, comme on le sait — va recevoir un nouveau titulaire ; ce sera sans doute M. de Margerie, actuellement directeur des affaires politiques du ministère des Affaires étrangères.

M. Dejante, jusqu'ici ministre à Bruxelles, sera chargé d'une importante mission diplomatique dans le Levant.

CERCLES

— Au premier et important scrutin de balotage qui ait eu lieu depuis quatre ans au Jockey-Club, ont été reçus, avant-hier, membres permanents :

M. Pierre Mathéus, sous-lieutenant au 32^e Dragons, présenté par le comte Mathéus et M. de Vatimesnil ; le comte de Rosanbo, sous-lieutenant au 78^e d'infanterie, présenté par le marquis de Rosanbo et le comte de Jarnac ; M. Emmanuel du Bourg de Bozais, sergent au 8^e génie, présenté par le comte du Bourg de Bozais et le comte Guy de Leusse ; M. Guy du Bourg de Bozais, adjudant au 8^e génie, présenté par le comte du Bourg de Bozais et le comte Guy de Leusse ; le comte Gaston de Marciac, capitaine d'artillerie-major à la 17^e division d'infanterie, présenté par le marquis de Vignacourt et le comte de Lévis-Mirepoix ; M. François de Lévis-Mirepoix, maréchal des logis pilote aviateur, présenté par le comte de Lévis-Mirepoix et le baron de Fontenay ; le comte Maurice de Boigne, lieutenant au 7^e bataillon de chasseurs alpins, présenté par le comte R. de Boigne et le général marquis de Nadaiillac, etc., etc.

NAISSANCES

— Mme de Verlagny a mis au monde une fille : Nicole.

FIANÇAILLES

— On annonce les fiançailles de Mlle d'Azédo da Silza, fille de Mme Maurice Borel, avec le capitaine Winthrop Allen, du 6^e Coast Artillery Corps U.S.A.

MARIAGES

— Dernièrement a été célébré le mariage de la vicomtesse de Saint-Genys avec M. Raymond Spory, lieutenant de chasseurs à pied, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre.

DEUILS

Nous apprenons la mort : De M. Douglas Marshall, attaché à l'ambassade des Etats-Unis en France, décédé âgé de vingt ans ;

De M. Léon Bégué, décédé à Nice à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il avait épousé Mme de Bouleno, née de Clairval ;

De M. Auguste Philippot, frère du général commandant le 2^e corps d'armée.



VILLEGIATURES

La Côte d'Azur

ILLUSTRE, MONDIALE, publie l'avis de la LISTE OFFICIELLE des ETRANGERS de la Riviera. L'office de la « Côte d'Azur » vous renseigne sur tout : séjours en hôtels, villas, etc., renouvellement et publication pour EXCELSIOR.

BANDOL — SUR-MER. Climat idéal. Site merveilleux. GOLF-HOTEL. Tous les confort.

CANNES — VILLA ZELLE. Sup. app. mihi, à louer saison, t. conf. Jard. soleil, s. d. b. Ecr. au p. dom. ind. rec. plan. vnu. prix

GRASSE HOTEL PENSION BEAU-SOLEIL Magnifique situation. Prix modérés.

MENTON — VENISE ET CONTINENTAL anc. PARIS. Splendide.

MONT-CARLO — Bristol-Majestic (chauve) face la mer. 1^{re} classe. Casino.

NICE : ASTORIA — Puro Hotel. Confort absolu.

NICE CONCORDIA HOTEL. Grand confort. Plein centre. — Ouvert toute l'année.

NICE CIMIEZ, EXCELSIOR-REGINA Panorama unique au monde.

NICE HOTEL DES ANGLAIS ET RUEHL sous la direction de J. Aletti, de Vichy.

NICE HOTEL DE LUXEMBOURG. Promenade des Anglais. — Ouvert tout l'année.

NICE HOTEL NOAILLES. Od meublé, près gare et poste. Confort moderne.

NICE HOTEL NEGRESCO Promenade des Anglais.

NICE O'CONNOR Toujours ouvert.

NICE HOTEL PETROGRAD. Promenade des Anglais. Gd jardin, face à la mer.

NICE RIVIERA-PALACE Soi idéal, absolut. mode. Merveill. par de 30.000^{m²}.

NICE WEST END HOTEL sur la Promenade des Anglais. — Confort moderne.

NICE CIMIEZ, WINTER-PALACE Dernier confort. Légère altitude. Parc.

Les Pyrénées VERNET-LES-BAINS (Orient-Océan) thermal ouvert toute l'année. Eaux sulfureuses. HOTEL DU PORTUGAL. VILLAS. SENEGRE, administr.

COKE BRICQUETTES, BOIS. Etablissements C.I.F., 41, rue Taïtibout. (Centr. 78-19).

LECONS STENO, DACTYLO, COMPTABILITE. Prix modérés. Mme Gallet, 204, rue Lafayette.

ASTHME REMÈDE EFFICACE ESPIC Cigarettes ou Pouderes. Trop. Plus. Espic. Comptabilite. Paris.

BURX, mb, cf, tél., élec., etc. 275 f. 11, r. Londres

J. JOHNSON'S STICK MEILLEUR SAVON pour la BARBE Parfum HYALINE. 37. Fr. Poissonnière, Paris.

HALLS DE L'ALIMENTATION 50, Rue de la Bourse. LE HAVRE Vente directe au consommateur. TARIF sur demande.

D'INER intime. On s'entretient des petites émotions, des amusements, des surprises de ces jours de fête; et, plus que jamais, du renchissement fou des choses; on compare entre elles les « additions » des restaurants à la mode où l'on s'est aventuré. Et je suis bien obligé de constater que ce sont eux d'entre nous qui ont été le plus « estampés » qui rent le plus fort. On semble amusé d'avoir payé cinquante francs une poupee qui en valait dix avant la guerre; ou trente francs une boîte de bonbons signée d'une « marque » très parisienne, et dans laquelle le marron glacé et le chocolat sont remplacés par des prunes.

Les femmes parlent de leurs toilettes, se chuchotent des prix à l'oreille, en riant, et la voisine à qui je dis que j'ai payé mes gants seize francs ne semble pas fâchée de me répondre qu'elle a payé les siens dix-huit.

Quant aux bottines, ma chère, c'est bien simple... Cent trente-cinq.

Moi, cent quarante.

Et l'on badine. C'est un état d'âme nouveau. Je ne sais quelle gloire a remplacé, dans certaines maisons, l'indignation des premiers jours. Non seulement on a pris parti d'être exploité sur la plupart des achats qu'on fait, mais on semble éprouver une satisfaction d'amour-propre à citer, l'un après l'autre, les petits abus dont on fut victime : « Savez-vous ce que j'ai payé ces cigarettes?... et cette boîte d'œufs?... et ce papier à lettres?... Ça devient comique. » Et l'on prend l'air souriant, détaché de quelqu'un qui sait tenir le coup, et « ne s'en fait pas » pour si peu.

Les fournisseurs ont tout à gagner à ce que la mode de telles attitudes se propage... SONIA.

Aviateur en cage

Depuis le cardinal La Ballue, l'inventeur de ces cages pour prisonniers, appelées les « mignonnettes du roi », et qui, d'ailleurs, les inaugura, il semble que la coutume barbare d'enfermer dans des cages les malheureux captifs ait été peu pratiquée par les peuples civilisés. Il appartient aux

CONCOURS DES LIVRES CÉLÈBRES



5

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPPORTÉ CE DESSIN ?

Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

vain de vouloir en savoir plus qu'elle la-dessus.

Une tradition purement hagiographique raconte que, la nuit de l'Epiphanie 1412, les bergers de Domrémy furent réveillés par des chants harmonieux et des éclairs inutiles. Les coqs garoulaient comme à la pointe de l'aube, les chevaux humaient, les brebis bondissaient dans les étables.

Etonnés, pâtres et pastourelles se levèrent ; guidés par une miraculeuse clarté, ils allèrent jusqu'à logis des d'Arc, où ils trouvèrent, couchée dans son bercail, et vagissante, la faible enfant nouveau-né qui devait sauver la France.

Ils lui offrirent, comme jadis les bergers de Béthéléem à Jésus naissant, leurs présents rustiques.

Armoiries teutonnes

Sait-on que le double aigle germanique a une origine romaine ?

Quand Arminius — qui avait été élevé à Rome — eut soulevé les peuples rhénanes contre ses anciens amis et massacré les légions de Varus dans la forêt de Teutoburg (l'actuel Duisburg), les aigles des légions restèrent entre ses mains : adossés l'un à l'autre, elles formèrent le plus glorieux trophée des Germains. Ainsi l'aigle à deux têtes et à quatre pattes de l'empire d'Allemagne est la reproduction des aigles prises à Varus.

CLEMENCEAU « POTACHE »

Lamartine, désabusé, disait que la gloire se rassasse, car il suffit parfois de se trouver sur sa route au moment propice, et de résumer la volonté d'un peuple. Qui qu'il en soit, jamais, depuis M. Thiers, homme ne fut plus populaire que M. Clemenceau (Georges Benjamin), car il porte ce second prénom sur son extrait de baptême — ce qu'on oublie toujours.

En dehors des souvenirs, les documents sur lui ne manquent pas ; on publie, le mois dernier, quatre gros volumes, tous intitulés Clemenceau, et ne s'occupant que de lui, de la première à la dernière page. D'abord *Notre Clemenceau*, par l'écrivain catholique J. Raymond, puis celui de chez Payot, celui de Georges Lecomte, et enfin la copieuse biographie de Gustave Gleyffroy. Si la postérité n'est pas fixée, elle y mettra de la mauvaise volonté. Pourtant, en dépit de ces quatre volumes et de milliers d'articles, l'anecdote peut encore glaner. On oublie de feuilleter le palmarès du lycée de Nantes, où le jeune Georges-Benjamin fut un élève passable ; on y eut vu qu'en cinquième il l'obtenait qu'un quatrième accessit de récitation. En quatrième il n'est pas nommé ; en troisième, deuxième accessit d'anglais ; en seconde, un accessit de chimie et un de récitation. En rhétorique, un second prix d'histoire naturelle et un quatrième accessit de composition française, plus un premier accessit d'anglais. On ne peut pas dire que c'est là le bagage d'un fort en théâtre.

Aussi ne fut-il pas très sévère pour les études de son fils. Il se contenta de lui donner des leçons de patriotisme : dès que l'enfant eut une douzaine d'années, il le mena en Alsace-Lorraine, le conduisit à Metz et à Strasbourg, les deux dernières, parmi ces hôtes, les personnalités les plus marquantes, non seulement de la société new-yorkaise, mais encore du monde de la musique et des arts.

Ensuite, interrogé au cours de son procès sur sa venue en France, elle avoua qu'elle ignorait son âge. Et il est peut-être

que c'est là le secret de son succès.

En effet, interrogé au cours de son procès sur sa venue en France, elle avoua qu'elle ignorait son âge. Et il est peut-être

que c'est là le secret de son succès.

Ensuite, interrogé au cours de son procès sur sa venue en France, elle avoua qu'elle ignorait son âge. Et il est peut-être

que c'est là le secret de son succès.

Ensuite, interrogé au cours de son procès sur sa venue en France, elle avoua qu'elle ignorait son âge. Et il est peut-être

que c'est là le secret de son succès.

Ensuite, interrogé au cours de son procès sur sa venue en France, elle avoua qu'elle ignorait son âge. Et il est peut-être

que c'est là le secret de son succès.

Ensuite, interrogé au cours de son procès sur sa venue en France, elle avoua qu'elle ignorait son âge. Et il est peut-être

que c'est là le secret de son succès.

Ensuite, interrogé au cours de son procès sur sa venue en France, elle avoua qu'elle ignorait son âge. Et il est peut-être

que c'est là le secret de son succès.

Ensuite, interrogé au cours de son procès sur sa venue en France, elle avoua qu'elle ignorait son âge. Et il est peut-être

que c'est là le secret de son succès.

Ensuite, interrogé au cours de son procès sur sa venue en France, elle avoua qu'elle ignorait son âge. Et il est peut-être

que c'est là le secret de son succès.

Ensuite, interrogé au cours de son procès sur sa venue en France, elle avoua qu'elle ignorait son âge. Et il est peut-être

que c'est là le secret de son succès.

Ensuite, interrogé au cours de son procès sur sa venue en France, elle avoua qu'elle ignorait son âge. Et il est peut-être

que c'est là le secret de son succès.

Ensuite, interrogé au cours de son procès sur sa venue en France, elle avoua qu'elle ignorait son âge. Et il est peut-être

que c'est là le secret de son succès.

Ensuite, interrogé au cours de son procès sur sa venue en France, elle avoua qu'elle ignorait son âge. Et il est peut-être

que c'est là le secret de son succès.

Ensuite, interrogé au cours de son procès sur sa venue en France, elle avoua qu'elle ignorait son âge. Et il est peut-être

que c'est là le secret de son succès.

Ensuite, interrogé au cours de son procès sur sa venue en France, elle avoua qu'elle ignorait son âge. Et il est peut-être

que c'est là le secret de son succès.

Ensuite, interrogé au cours de son procès sur sa venue en France, elle avoua qu'elle ignorait son âge. Et il est peut-être

que c'est là le secret de son succès.

Ensuite, interrogé au cours de son procès sur sa venue en France, elle avoua qu'elle ignorait son âge. Et il est peut-être

que c'est là le secret de son succès.

Ensuite, interrogé au cours de son procès sur sa venue en France, elle avoua qu'elle ignorait son âge. Et il est peut-être

que c'est là le secret de son succès.

Ensuite, interrogé au cours de son procès sur sa venue en France, elle avoua qu'elle ignorait son âge. Et il est peut-être

que c'est là le secret de son succès.

</